

L'Aïkibudo : un style, une histoire, des valeurs, une culture

C'est un fait... c'est entré dans les pratiques usuelles. On se connecte sur Internet et on pianote dans son navigateur « Aïkibudo vidéo » histoire de, on ne sait jamais, tomber sur une perle !... et on trouve le film d'une démonstration ou un vieux reportage réalisé alors qu'on n'était pas né. C'est ainsi que certains ont pu découvrir le film d'une démonstration qui a eu lieu à la halle Carpentier en 1963 dans laquelle on peut reconnaître un jeune yudansha, Alain Floquet, faisant office de uke au jeune Hiroo Mochizuki envoyé en France par son père pour promouvoir l'Aïkido du Yoseikan. Un bijou, un document exceptionnel dans lequel on perçoit le chemin réalisé entre ce que les plus anciens d'entre nous ont appris à cette époque et la forme aboutie de l'Aïkibudo, tel qu'il est pratiqué et enseigné aujourd'hui. Comme un archiviste attentif aux informations rares et précieuses, on télécharge ce témoignage de notre histoire avant que celui qui l'a diffusé ne décide de l'enfouir dans les armoires de l'oubli.

L'Aïkibudo n'est pas un simple mélange : il résulte d'une longue progression et construction à partir de l'expérience d'individus d'exceptions qui ont, à chaque étape de l'histoire de la pratique, apporter leur pierre à cet édifice. Il en résulte un art complet, qui a son histoire, sa culture, une forme et une éthique.



L'Aïkibudo n'est ni un mélange, ni une synthèse

Il est toujours difficile d'expliquer ce qu'est un art martial. Bien entendu, si vous parlez de judo, de karaté ou de boxe, la plupart des gens se font une idée assez précise de ce que c'est. Les arts « Aïki » sont souvent moins connus du grand public et, du coup, beaucoup de personnes cherchent à les définir comme étant « une sorte de mélange de... ».

Alain Floquet, fondateur de l'Aïkibudo, refuse une telle approche réductrice de l'élaboration d'un art martial dans la mesure où elle est sujette à toutes les dérives : il ne suffit pas de s'autoproclamer « Maître de... » en effectuant un amalgame de pratiques dans lesquelles on a picoré pour élaborer un Budo. L'Aïkibudo – comme l'Aïkido – ont une identité qui leur est propre et une histoire qui fonde leur légitimité.

Minoru Mochizuki

Dans les années 1930, Jigoro Kano, le fondateur du Judo eut l'intention de renouer avec les arts traditionnels. A cette fin, il créa le *Kobudo Kenkyukai* (centre de recherche sur les arts martiaux anciens) et envoya certains de ses jeunes yudansha (3^{ème} et 4^{ème} Dan judo Kodokan) pratiquer ces disciplines.

Parmi eux, on comptait les grands Maîtres Minoru Mochizuki et Yoshio Sugino qui étudièrent ce qui était alors appelé l'aïki-jujutsu de Maître Ueshiba et le Katori Shintō ryu.

Mais les hommes évoluent et enrichissent leur pratique de leur propre expérience. Par la suite, le Maître Sugino se consacra pleinement au Katori dont il devint l'un des plus brillants représentants tandis que le Maître Mochizuki, au sein de son dojo, le Yoseikan, proposa un enseignement issu de sa pratique du judo, de l'aïki-jujutsu Ueshiba-ryu, des sutemi avec le Maître Kyuzo Mifune. Il mit au point également des katas de base et proposa une interprétation pragmatique et éducative des katas du Katori qu'il avait étudié.

Il va sans dire que Maître Mochizuki avait une légitimité telle que cette démarche était celle d'un homme à l'expérience exceptionnelle et non le bidouillage de choses prises à gauche et à droite.

C'est cet enseignement du Yoseikan qu'Alain Floquet reçut en premier lieu, d'abord par le biais de Jim Alcheik mort précocement en 1962, puis de 1963 à 1970 avec Hiroo Mochizuki (riche période d'évolution partagée) et enfin avec le grand Maître Minoru Mochizuki lui-même chez lequel il allait régulièrement étudier et pratiquer au Yoseikan à Shizuoka.

« Le Daitō Ryu Aiki-jujutsu et le Katori Shinto Ryu sont les deux berges d'un fleuve, dont le Yoseikan Shinto Ryu* est le lit et dans lequel s'écoule l'Aïkibudo. Les berges de ce fleuve sont les rails de la tradition et l'Aïkibudo, le flux de la modernité. »¹

* « Yoseikan Shinto Ryu » terme créé et utilisé par le Maître Minoru Mochizuki lors de la rédaction manuscrite du « menjo » exclusif par lequel il décernait le grade de 5^e Dan de Iai-jutsu de Katori Shinto Ryu à son disciple Alain Floquet. Ce dernier a adopté cette dénomination pour désigner et identifier le Iai-jutsu de l'Aïkibudo.



Démonstration de Kendo, Alain Floquet et Corinne Plaisance, mai 2009

Mais une fois encore, les hommes évoluent et enrichissent ce qu'ils reçoivent par leur propre démarche. Policier de métier, Alain Floquet donna à sa pratique une dimension pragmatique issue de son expérience de terrain. De la même façon, il eut très vite le souci de renouer avec les arts martiaux traditionnels : le Kendo avec SHIGA Tadakatsu, qui le conduisit à participer au premier championnat du monde à Tokyo et 1970 ; le Katori Shintō Ryu de Minoru MOCHIZUKI Sensei puis, sur sa recommandation, celui de Maître Yoshio SUGINO ; enfin le Daito Ryu Aiki-jujutsu, avec l'assentiment de son Maître, auprès du Soké TAKEDA Tokimune. Cette culture des arts anciens constitue donc, en quelque sorte, une base historique qui permet de percevoir physiquement, techniquement, mentalement et culturellement l'évolution du mouvement « Aiki » popularisé par le Maître Morihei UESHIBA .

Cette expérience d'une grande richesse humaine et martiale

trouve son assise structurelle au sein du Céra qu'Alain Floquet initie en 1973. Elle évolue si sensiblement que le Maître Minoru MOCHIZUKI lui demanda au début des années 1980 de donner un nom spécifique à sa pratique et à l'école qui en découle.

L'Aikibudo est donc un art dont les racines sont profondément ancrées dans le Bujutsu et le Budo japonais, mais cette école – fait exceptionnel – est le résultat de l'évolution d'un occidental. Cette évolution fut néanmoins encadrée, accompagnée par l'un des Maîtres qui comptaient parmi les plus grands experts du Budo japonais du XXe siècle.

L'Aikibudo n'est donc ni une synthèse, ni un mélange. Une telle affirmation conduirait à nier le travail, le parcours, la maturation nécessaire à la construction d'un savoir. Elle prêterait à croire que cette recherche est triviale et laisserait planer l'illusion que chacun peut, dans son coin, construire et élaborer son école.

Or cette construction doit avoir un contenu, des racines et une cohérence à la fois technique, historique et culturelle. Elle est aussi le fait d'individus dont l'expérience, le savoir-faire et le charisme ont permis l'édification de groupes dont la dimension humaine est primordiale. C'est ainsi qu'évolua l'enseignement d'Alain Floquet dont la pratique, bien que s'appuyant fondamentalement sur le contenu de l'Aikido-yoseikan du Maître Mochizuki, a peu à peu acquis un style, une forme de corps caractéristique et un esprit spécifique.



Alain Floquet avec les maîtres Mochizuki et Sugino lors d'un stage d'été de Temple sur Lot

« J'aurais aimé que le temps s'arrête là, durant ces stages où la vie s'organisait autour du dojo et où je partageais avec ces Hommes exceptionnels des moments si précieux empreints d'amitié, d'estime réciproque et de sérénité ». A.F.

« En 19801 lors d'un cocktail organisé en l'honneur du Maître Mochizuki Minoru par l'UNA (Union Nationale d'Aikido) de la FFJDA, en présence et à la demande de ses représentants officiels [...] celui-ci dit à Alain Floquet :

« Ce que tu pratiques n'est pas de l'Aïkido ». Alain Floquet répondit : « Je sais, c'est votre enseignement ». Le Maître lui dit encore : « Il faut que tu changes de nom ». Il fut alors proposé à Alain Floquet l'appellation « Aiki-jujutsu » qu'il rejeta. Quelqu'un lança alors « Yoseikan Budo ! ». Deux « non » se firent écho, celui d'Alain Floquet et celui d'Hiroo Mochizuki. Alain Floquet proposa alors celui qu'il avait en tête depuis quelques années déjà et qui compose idéalement le sens, l'esprit et le fond de sa pratique : AI-KI-BU-DO. C'est ainsi qu'il choisit de nommer sa pratique et l'Art qui en découle « AIKIBUDO », proposition qui reçut l'aval de ses interlocuteurs. »²

Les caractéristiques de l'Aïkibudo



Comme se plaît à l'expliquer régulièrement Alain Floquet, les techniques pratiquées au sein des arts martiaux (ou sports de combat) n'appartiennent à personne en particulier, ou plutôt elles appartiennent au patrimoine humain. En tout lieu, à toute époque, les techniques de combat utilisées sont proches, voire même parfois identiques. Pourquoi ? Tout simplement parce que le corps humain est fait de la même façon que ce soit dans l'Égypte ancienne, le Japon médiéval ou l'Europe occidentale du XV^e siècle. Par conséquent, à différentes époques, en différents lieux, les individus ont su empiriquement comment tordre un poignet, déséquilibrer un adversaire ou utiliser une arme tranchante. De même, quotidiennement, dans toutes les écoles de la planète, des enfants qui chahutent redécouvrent des clés de bras, des projections de hanche, des torsions de poignet, etc.

Bien entendu, des individus ont consacré leur vie à comprendre la mécanique du corps pour parfaire leur technique, l'exercice quotidien leur permettant d'acquérir une dextérité et une maîtrise motrice exceptionnelles. Ils ont approfondi leur connaissance du corps et de ses principes biomécaniques. Enfin, par l'expérience, certains acquièrent un talent particulier qui transcende la pure pratique qui devient alors véritablement un Art. Cette même expérience leur permet parfois d'outrepasser la simple connaissance intellectuelle des choses et les mène vers une perception intuitive, supérieure de la pratique et de l'art martial. Ainsi, le Maître Minoru Mochizuki a-t-il parfois affirmé qu'Alain Floquet avait atteint un sens supérieur de la pratique. Coutumier des formules imagées, il disait de son élève qu'il avait atteint un 7^e sens !

C'est cette recherche d'une pratique authentique et réaliste parce que tenant compte des spécificités du corps humain qui caractérise l'Aïkibudo. La démarche d'Alain Floquet visa avant tout à approfondir cette connaissance grâce à la pratique à haut niveau du Kendo et à l'étude technique, historique et culturelle des arts traditionnels. C'est le Ken-jutsu (l'art du sabre) du Katori Shintō Ryu et sa maîtrise de la verticalité qui, en outre, confèrent à sa pratique une forme spécifique et un esprit particulier, soucieux d'appréhender l'humain avec une disponibilité totale. Dans sa forme la plus évoluée, la pratique de l'Aïkibudo doit libérer le pratiquant de toute intention, le conduire à une ouverture totale lui permettant de s'adapter parfaitement à la situation et au moment.

La forme de l'Aïkibudo

Comme le précise Alain Floquet, chaque art martial développe une attitude, un comportement physique, découlant de la nature profonde de sa pratique, qui permet d'identifier celle-ci et qu'il nomme « *forme de corps* ». On reconnaît un boxeur ou un judoka à leur attitude corporelle, à une physiologie construite par la pratique. Il en est de même pour l'Aïkibudo : sa forme vient d'une part de l'art du sabre, du ken-jutsu, et d'autre de l'art de la verticalité et de l'état mental « Shisei » « zanshin » et « Irimi ». Les épaules sont basses, le corps est droit, le pratiquant est légèrement descendu sur ses appuis sans avoir les jambes trop écartées pour garder l'entière disponibilité du bassin, les coudes positionnés en avant du thorax ne sont jamais pliés à moins de 90°.



La forme de corps de l'Aikibudo vient d'une part de l'art du Ken-jutsu, de l'art de la verticalité et de l'état mental « Shisei » « Zanshin » « Irimi »

Ainsi, c'est cette forme spécifique, cette allure générale qui fait qu'un mouvement est de l'Aikibudo. Un judoka, un boxeur, un karateka peuvent faire une technique d'Aikibudo mais qui restera marquée par la forme Judo, la forme Karaté ou la forme boxe dans l'esprit et dans le style. De la même façon, un pratiquant d'Aikibudo pourra exécuter une technique de hanche de type Judo ou le contrôle d'un coup de poing comme au Karaté mais dans la forme, dans l'allure, ça restera de l'Aikibudo.

Le vainqueur est... Personne

Nous évoquions, au début de cet article, la richesse de l'information que l'on peut trouver sur Internet. Malheureusement, parfois, on tombe sur des documents qu'on aimerait voir disparaître au plus vite : une vidéo où l'on tente de simuler un combat entre un aikibudoka et un boxeur pour savoir lequel des deux va gagner ; des articles qui tentent de mettre en concurrence les disciplines. On peut ainsi lire ou entendre parfois : « l'aïkido, le karaté et le judo sont enfermés dans leur discipline, nous, on est un mélange des trois de telle sorte qu'on peut s'adapter à toute situation... la preuve, dans l'ultimate fight, c'est toujours quelqu'un de notre discipline qui gagne ».

Des propos de ce type sont simplement faux et erronés. Tout art martial, quel qu'il soit, se pratique dans un contexte donné avec des codes et des règles bien loin des conditions du combat réel. Sorti de ce contexte, le plus habile des pratiquants peut se retrouver totalement déboussolé et perdre ses moyens. Par ailleurs, on confond la technique et l'individu. Dans une situation de combat, c'est l'individu qui est déterminant, son tempérament, son histoire : il y a des enfants bagarreurs, des enfants qui, par nécessité parfois (et malheureusement), ont développé un instinct de survie tel, qu'au-delà de toute technique, ils sont devenus déjà des combattants redoutables. A contrario, dans le cadre d'un ring ou d'un tatami, il suffit de modifier certaines règles pour transformer les conditions du combat et augmenter ou réduire considérablement les chances des uns ou des autres.

Le grade, en judo, représente une triple valeur SHIN (valeur morale, esprit, caractère), GHI (valeur technique), TAI (valeur corporelle). Cette triple valeur peut exister, pour chaque pratiquant, en proportion variable selon l'âge, la santé, le sexe. La valeur SHIN domine et commande les autres. Un pratiquant sans valeur SHIN, et qui posséderait seulement les deux autres, serait un être dangereux et nuisible pour tous, et finalement pour lui-même. Code d'honneur et de morale traditionnelle du Collège national des ceintures noires de France

Par conséquent, ces ultimate fights n'ont aucun sens, aucun sens du point de vue technique, aucun sens du point de vue moral ni **aucun sens du point de vue de l'évolution**. Alors que les fédérations s'attachent à éditer des codes moraux, à vanter les vertus éducatives de leurs disciplines, on peut s'interroger sur des professeurs dont l'objectif est d'apprendre à leurs élèves à détruire les autres. Une telle démarche est régressive, elle va à l'encontre même des règles sociales d'une société comme la nôtre où chaque enseignant a un devoir de socialisation et de transmission de ces règles.

Eduquer, c'est le but ultime du Budo

« La nature même du Budo est la tradition. La tradition en est le fluide vital. [...] Le but actuel du Budo, et a fortiori de l'Aikibudo, m'apparaît n'être ni la guerre, ni la violence, ni même le combat sportif, mais l'édification d'un être humain solidement équilibré et apte à vivre en toute harmonie et à répandre cette harmonie autour de lui. »¹

Tout pratiquant et, a fortiori, tout enseignant d'un Budo ou d'un art de combat, quel qu'il soit, doit s'interroger sur le sens de ce qu'il enseigne et sur sa responsabilité vis-à-vis de ses élèves. Le sociologue Loïc Wacquant³ qui a passé plusieurs années dans les salles de boxe des quartiers noirs de Chicago montre que par l'élaboration de règles strictes, le ring est le lieu de canalisation d'une agressivité exacerbée par une vie souvent prématurément éprouvée par la misère et la violence. Dans des zones de non droit que les institutions publiques ont très souvent désertées, la salle d'entraînement reste souvent le dernier lieu de sociabilité, de respect des règles collectives et de maintien d'une forme d'autorité. Au fin fond du ghetto, l'entraîneur de boxe est avant tout un éducateur, le club un espace protégé et le ring un espace de maîtrise de la violence.

Se dispenser de cette réflexion, c'est faire preuve d'une irresponsabilité patente. Aller à l'encontre de ce devoir éducatif du Budo, c'est avoir une approche nuisible d'un art martial dont les vertus peuvent permettre de grandir l'individu et d'en faire un citoyen responsable. Quel gâchis !

Christophe Gobbé, 4^e dan

Avec la participation de Daniel Dubreuil, 6^e dan

¹ Alain Floquet, *Pensées en mouvement*, éd. Budo, 2006

² Alain Floquet, Préface d'*Aikibudo, Connaissances élémentaires*, éd. Budo, 2007

³ Loïc Wacquant, *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, éd. Agonie, 2000